

LOUISE PENNY

Sous la glace

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain

ACTES SUD

*A mon frère Doug et à sa famille : Mary,
Brian, Roslyn et Charles, qui m'ont ensei-
gné le vrai courage. Namasté.*

Si CC de Poitiers avait su qu'on allait la tuer, elle aurait peut-être offert un cadeau de Noël à Richard, son mari. Elle serait peut-être même allée voir le spectacle de fin de semestre de sa fille. Si CC de Poitiers avait su que sa fin approchait, elle serait peut-être restée au bureau plutôt que de se rendre dans cette chambre, la moins chère du Ritz de Montréal. Toutefois, la seule extrémité qu'elle savait proche était celle de la queue d'un dénommé Saul.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu aimes ?

Elle tenait son livre en équilibre sur son ventre blafard. Saul le regarda encore une fois. Depuis quelques jours, à tout bout de champ, elle tirait ce livre de son immense sac à main. Au cours de réunions d'affaires, de repas ou de courses en taxi dans les rues enneigées de Montréal, CC se penchait soudainement, puis se relevait, triomphante, brandissant sa création comme si c'était un phénomène surnaturel.

— J'aime la photo, lui dit-il pour l'insulter.

C'était lui, le photographe. Il savait qu'elle le suppliait d'en rajouter, mais il n'en avait plus envie. S'il continuait à la fréquenter, dans combien de temps allait-il devenir CC de Poitiers ? Pas physiquement, bien sûr. A quarante-huit ans, elle avait quelques années de moins que lui. Elle était mince, ferme et musclée, avec des dents incroyablement blanches et des cheveux d'un blond ridicule. La toucher, c'était comme caresser la surface de la glace. Il y décelait une beauté et une fragilité qu'il trouvait séduisantes. Mais cela comportait aussi un danger : si un jour elle se cassait, si elle se fracassait, elle lui lacérerait la peau.

Ce qui l'inquiétait chez cette femme, ce n'était pas son apparence extérieure. En la voyant caresser son livre avec plus

de tendresse qu'elle ne lui en avait jamais prodigué, il se demanda si les entrailles glaciales de cette CC ne s'étaient pas, en quelque sorte, infiltrées en lui, peut-être pendant leurs ébats, pour lentement le congeler. Déjà, il ne sentait plus son âme.

A cinquante-deux ans, Saul Petrov commençait à remarquer que ses amis n'étaient plus aussi sémillants qu'autrefois, ni aussi dégourdis, ni aussi minces. En fait, la plupart l'ennuyaient depuis un certain temps. Il avait également constaté chez eux quelques bâillements révélateurs. Ils devenaient gros, chauves et inintéressants, et il se disait qu'il lui arrivait la même chose. Déjà, les femmes ne le regardaient plus aussi souvent, il envisageait de troquer ses skis de descente contre des skis de fond et son médecin avait prévu un premier examen de la prostate. Tout cela, il l'acceptait. Lorsqu'il se réveillait à deux heures du matin, Saul Petrov entendait une voix lui chuchoter qu'il était devenu assommant, cette même voix qui, dans son enfance, l'avait averti que des lions vivaient sous son lit. Il prenait alors une grande bouffée d'air nocturne en tentant de se rassurer : les bâillements qu'avait réprimés sa compagne étaient dus au vin, au magret de canard ou à la chaleur de ce restaurant de Montréal où ils étaient venus enveloppés dans leurs confortables pulls de laine.

Mais la voix nocturne grondait encore et le prévenait d'un danger, d'un désastre imminent. Il mettait trop de temps à raconter ses histoires, se déconcentrait plus rapidement et voyait trop souvent les yeux se détourner. Les gens jetaient des regards furtifs et discrets à leur montre en se demandant à quel moment il serait raisonnable de s'en aller, ou regardaient ailleurs, cherchant désespérément une compagnie plus intéressante.

Alors, il s'était laissé séduire par CC. Séduire et avaler : la bête féroce n'était plus cachée sous le lit, il couchait avec elle. Il avait commencé à soupçonner cette femme, si imbue de sa personne qu'elle avait engouffré son mari et même sa malheureuse fille, de vouloir l'absorber à son tour.

Il était déjà devenu cruel en sa compagnie. Il s'était mis à se mépriser, mais pas autant qu'il la méprisait.

— Ce livre est brillant, dit-elle en l'ignorant. Vraiment, qui n'en voudrait pas ?

Elle le lui agita sous le nez.

— Ils vont le dévorer. Il y a tellement de gens tourmentés. Elle tourna la tête et regarda par la fenêtre de leur chambre d'hôtel, vers l'édifice d'en face, comme si elle embrassait ces "gens" du regard.

— C'est pour eux que je l'ai écrit.

Elle se retourna vers lui, les yeux écarquillés, l'air sincère.

"Est-ce qu'elle le croit vraiment ?" se demanda-t-il.

Bien sûr, il avait lu ce livre intitulé *Be Calm*, du nom de l'entreprise qu'elle avait fondée quelques années auparavant – une imposture, car, dans la vie, elle était un paquet de nerfs, avec ses mains fébriles, sa manie de tout lisser et redresser, ses réponses hargneuses, son impatience à la limite de la colère.

Le calme n'était pas un trait de CC, malgré son masque impassible et figé.

Elle avait proposé le livre à tous les éditeurs, des grandes maisons new-yorkaises jusqu'à Publications Réjean et Maison des Cartes, à Saint-Polycarpe, un patelin situé en bordure de l'autoroute reliant Montréal à Toronto.

Ils avaient tous refusé, ayant immédiatement reconnu dans ce manuscrit un ramassis ridicule de philosophies de développement personnel, emballé dans des préceptes bouddhistes et hindous à deux francs et régurgité par une femme qui, sur la photo de la couverture, semblait avoir dévoré sa progéniture.

"Ils n'ont aucune conscience spirituelle, merde ! avait-elle dit à Saul dans son bureau de Montréal, devant la pile de lettres de refus qu'elle avait déchirées en mille morceaux et jetées au sol, laissant le concierge s'en occuper. Ce monde est fichu, je te dis. Les gens sont cruels et insensibles, toujours prêts à s'exploiter mutuellement. Ils n'ont ni amour ni compassion. Ça – elle avait fendu l'air avec son manuscrit, tel un marteau mythique et antique lancé vers une implacable enclume –, ça va leur enseigner comment trouver le bonheur."

Sa voix était grave et les mots chancelaient sous le poids du venin. Elle avait décidé de publier à compte d'auteur, juste à temps pour Noël. Même si ce livre traitait largement de la lumière, Saul trouvait intéressant et ironique qu'il soit publié au solstice d'hiver, le jour le plus sombre de l'année.

— Qui l'a publié, déjà ?

C'était trop tentant. Elle resta muette.

— Oh, je me rappelle, maintenant. Personne n'en voulait. Tu as dû trouver ça affreux.

Il fit une pause, se demandant s'il allait tourner le fer dans la plaie. "Bof, tant pis. Pourquoi pas ?"

— Comment t'es-tu sentie ?

Il crut voir une grimace de douleur, mais elle garda un silence éloquent et un visage impassible. Ce que CC n'aimait pas n'existait pas. Y compris son mari et sa fille, et au-delà tout désagrément, toute critique, toute offense, toute émotion. Saul le savait : CC vivait dans son monde à elle, où elle était parfaite et pouvait cacher ses travers et ses sentiments.

"Son monde va exploser, mais quand ?" se demanda-t-il. Il espérait être là pour le voir. Pas trop près, quand même.

"Les gens sont cruels et insensibles", avait-elle dit.

Cruels et insensibles. Encore récemment, avant de faire des piges pour CC en tant que photographe et amant, il voyait la beauté du monde. Chaque matin, il se levait tôt et entamait une journée encore neuve dans un univers inexploré et rempli de possibilités, dans la splendeur de Montréal. Au café, des gens échangeaient des sourires en prenant leur cappuccino. D'autres allaient chercher des fleurs fraîches ou des baguettes de pain. L'automne, il voyait des enfants s'amuser sous les châtaigniers. Boulevard Saint-Laurent, des dames âgées se promenaient bras dessus bras dessous.

Comme il n'était ni idiot ni aveugle, il voyait aussi les sans-abri, hommes et femmes, et les visages meurtris et découragés qui évoquaient une nuit longue et vide et annonçaient une journée encore plus longue.

Mais il voyait essentiellement la beauté du monde. Elle se reflétait dans ses photos, qui captaient la lumière, l'éclat, l'espoir, ainsi que les ombres qui, naturellement, défient la clarté.

Comble de l'ironie, c'était cette qualité même qui avait attiré le regard de CC et l'avait incitée à lui offrir le contrat. Une revue montréalaise de design l'avait décrit comme un photographe "prodigieux", et CC allait toujours chercher ce qu'il y avait de mieux. C'était pourquoi ils prenaient toujours une chambre au Ritz. Une chambre morne et exigüe d'un étage inférieur, sans vue ni charme, mais au Ritz. CC collectionnait les flacons de shampoing et le papier à lettres pour prouver son standing, tout comme elle l'avait choisi, lui. Elle utilisait

ces objets pour se faire valoir auprès de gens que cela laissait indifférents, tout comme elle l'utilisait, lui. Puis, elle finissait par se débarrasser de tout. Elle avait rejeté son mari, ignoré et ridiculisé sa fille.

Le monde était cruel et insensible.

Saul en était maintenant convaincu.

Il détestait CC de Poitiers.

Il sortit du lit en laissant CC à la contemplation de son livre, son véritable amour. Elle lui paraissait floue. Il pencha la tête d'un côté et se demanda s'il avait encore trop bu. Vraiment, elle semblait s'embrouiller, puis retrouver sa netteté, comme s'il regardait par un prisme deux femmes différentes, l'une belle, séduisante et vive, et l'autre à bout de nerfs, teinte en blond, dure et inflexible. Dangereuse.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il tendit la main vers la poubelle et en retira un portfolio. Il vit aussitôt que c'était le dossier de travail d'un artiste : magnifiquement et soigneusement relié et imprimé sur du papier d'Arches, qualité archives. Il l'ouvrit et retint son souffle.

Une série d'œuvres légères et lumineuses semblait irradier du papier fin. Il ressentit un tressaillement dans sa poitrine. Elles montraient un monde de splendeur et de vulnérabilité, mais surtout d'espoir et d'apaisement. C'était clairement l'univers quotidien de l'artiste. Lui-même avait jadis habité ce monde de lumière et de confiance.

Ces œuvres étaient d'une simplicité trompeuse : chacune, avec ses couleurs et ses images superposées, avait dû exiger des heures et des jours de labeur.

Il contempla longuement l'image qu'il avait à présent sous les yeux. Un arbre majestueux montait vers le ciel, comme attiré par le soleil. En transformant une photographie, l'artiste avait donné une impression de mouvement sans que cela soit déroutant. C'était gracieux, apaisant et, surtout, fort évocateur. Les extrémités des branches semblaient se fondre ou devenir floues, comme si, malgré la confiance et l'ardent désir de l'arbre, un léger doute persistait. C'était brillant.

Il ne pensait plus à CC. Il était perché dans l'arbre et pouvait presque sentir l'écorce rugueuse le chatouiller, comme s'il s'était assis sur les genoux de son grand-père et collé contre son visage rêche. Comment l'artiste avait-il réussi cela ?

Il ne pouvait déchiffrer la signature. Il feuilleta l'album et, lentement, un sourire monta sur son visage figé et pénétra son cœur endurci.

Un jour, peut-être, s'il parvenait à se débarrasser de CC, il pourrait retourner à son œuvre et réaliser des compositions semblables.

Il expira toute la noirceur qu'il avait accumulée.

— Alors, tu aimes ?

CC brandissait son livre et l'agitait dans sa direction.